

PORTRAIT PABLO DE SANTIS



Cet écrivain argentin livre des romans policiers et historiques
comme autant d'indices de son art de la manipulation.

Jeux d'échecs et maté

Par **PHILIPPE LANÇON**
Photo **ROBERTO FRANKENBERG**

Dans les années 60, la mère de Pablo de Santis découpe les poèmes de Borges publiés le dimanche dans le supplément littéraire du quotidien *La Nación*, puis les glisse sous la vitre qui recouvre la table du salon, là où l'on met les photos des enfants et des chers disparus, en lisière de napperons, comme au fond d'un bassin couvert de nénuphars. La littérature est encore une affaire de famille chez certains médecins, dont le père du futur romancier. L'enfant lit les vers du vieil œdipe argentin dont il ne comprend pas les nouvelles : «*A cette époque, ses livres étaient des objets magnifiques. Ce qui m'a marqué, c'est que la littérature, c'est l'imagination. Et aussi la brièveté et une certaine clarté.*» L'imagination est une qualité indispensable au détective. Le héros de Pablo de Santis, le fils de cordonnier Salvatorio Sigmundo, l'a appris en 1889 de son défunt maître en investigation criminelle, Craig : «*C'est l'imagination qui fait parler les indices. Sans elle, les indices sont muets.*» Et la littérature, cette trace d'un crime plus vaste, également.

A 12 ans, l'enfant se met à écrire après avoir lu des nouvelles de Ray Bradbury, qu'il imite. Elles sont publiées dans une

collection, Minotaurio, dont le directeur a traduit Tolkien et découvert Garcia Marquez. Pablo de Santis aime les contes fantastiques. Plus tard, il est impressionné par la «*vitalité*» du *Voyage au bout de la nuit*, pourtant assagi par la traduction. Il fréquente le cinéma du quartier, raffole des films de terreur : «*A Buenos Aires, beaucoup de salles se sont aujourd'hui converties en temples évangélistes*», ce qui est une autre forme de terreur. Il a 13 ans quand la dictature s'installe. On torture et tue par milliers les militants de gauche, les étudiants. Les commentaires de Pablo de Santis sont laconiques : «*Quand les militaires sont arrivés, le pays était dans un chaos total. Beaucoup les ont vus comme quelque chose de bon, un retour à un peu d'ordre, par exemple mes parents. Je suis entré à l'université en 1981. Ma génération avait peur de la police.*» Sa famille est anti-péroniste. C'est quoi, le péronisme ? «*Très difficile à définir, car fait de contradictions : ça peut être de gauche, de droite. A un moment, il fut ennemi de l'Eglise et en même temps absolument catholique. Aujourd'hui, je crois que c'est une espèce de nostalgie d'un pays idéalisé, celui de la fin des années 40 et du début des années 50.*» Le péronisme est un effet politique de l'imagination. Lui-même n'a pas voté pour les péronistes Kirschner, mais reconnaît «*qu'ils ont fait de très bonnes choses, par exemple soutenir les éditeurs et la traduction*».

Etudiant, il fait des études de lettres, qu'il regrette : « On y enseigne beaucoup de préjugés. La théorie littéraire ne m'intéresse pas. J'ai toujours préféré le monde du journalisme à celui de l'université. » Journaliste, il l'a été, mais d'une manière un peu spéciale. Il travaille à 20 ans dans une revue de spectacles, *Radiolandia*, « où la plupart des choses étaient inventées. C'est ainsi que j'ai dû interroger faussement Sylvester Stallone ou inventer des rencontres entre de célèbres acteurs de telenovelas. Aujourd'hui, ça ferait scandale. A l'époque, le monde était moins agressif, plus ingenu. Ce que nous écrivions était faux, mais ce n'était ni sexuel ni méprisant ». Ses premiers textes paraissent dans une revue de BD qui est l'équivalent argentin de *Metal Hurlant*. Il reste, aujourd'hui, scénariste et auteur de livres pour la jeunesse : « La BD oblige à réfléchir à la narration : il n'y a pas d'irresponsabilité possible. Les instructions qu'on donne aux dessinateurs doivent être cohérentes, et claires. » Cependant, « les contradictions factuelles me gênent beaucoup moins que les contradictions psychologiques », et il revient sans cesse à Patricia Highsmith, fasciné par « toute une série d'erreurs qu'elle commet et qui n'ont aucune importance ». Il a horreur du moralisme et des romans engagés.

Les siens sont historiques, policiers, littéraires. Ils n'utilisent sa francophilie et son erudition que pour mieux bâtir des intrigues où le lecteur joue autant qu'il est manipulé. Le monde des détectives, la société argentine fin XIX^e siècle, l'univers du spectacle et les écrivains ont des rôles prépondérants, mais on pourrait en dire ce qu'il écrit de Madorakis, détective athénien, membre du « Cercle des douze », club international hors pair dont les aventures sont relatées : « Il résolvait l'affaire de telle façon qu'il semblait ne pas seulement parler d'un criminel particulier, mais de l'espèce humaine tout entière. »

Crimes et jardins, qui vient d'être publié, pourrait s'intituler

« Meurtre dans un jardin argentin, donc anglais ». La terreur prend des formes secondaires, divertissantes. Un antiquaire est retrouvé mort, noyé dans un bassin, une statue dans les bras. Il appartenait à un groupe d'hommes qui se réunissaient pour parler de jardins. Qui l'a tué ? Qui tuent les autres ? L'un d'eux, Ignacio Clemm, est un chasseur aux grandes oreilles qui élève des chiens, « une race spéciale pour la chasse aux sangliers ». Leur maître semble jouir des cicatrices de leurs morsures. « Je n'aime pas les chiens, dit Pablo de Santis, j'en ai peur. J'ai imaginé ceux de Clemm à partir du *dogue argentin, une race inventée, méchante, que les gens promènent ici comme des mascottes*. » L'un de ses artistes préférés est Odilon Redon.

Le quartier où il vit et où il aime marcher est paisible. Il s'appelle Caballito, « Petit Cheval », du nom d'une ancienne *pulperia* où faisaient halte les gauchos. À certains de ses personnages, il donne les noms des rues locales. Il a grandi ici, sa famille s'y trouve encore. C'est désormais un romancier reconnu au visage juvénile, avec de grands sourcils bruns. Sa discrétion et sa modestie sont presque inappropriées à son talent. Il a une petite fille, gracieuse, qui aime danser. Sa femme est spécialiste de Platon : le roman lui rend hommage en publiant un poème, intitulé *l'Atlantide*. « *Nous, chevaliers de la rose / Voyageurs dans les jardins de la vie / Nous apprenons cette mystérieuse chose / L'air si léger des adieux adoucis*. » Pasticheur subtil, Pablo de Santis n'a renié aucune des qualités que Borges semblait exiger du lecteur qu'il reste. Il a voulu traduire une pièce de Villiers de l'Isle-Adam, *Axel*, mais il a renoncé, « le vocabulaire est presque incompréhensible ».

On fête cette année le centenaire de la naissance de Julio Cortázar : de lui, le conte que Pablo de Santis préfère s'intitule *les Portes du ciel*. Un homme évoque la mort et l'enterrement de la femme de son meilleur ami, qu'il accompagne ensuite dans un café dansant où ils croient la revoir vivante. L'illusion naît de la vie quotidienne, et y meurt. Depuis dix ans, il prépare une anthologie de la littérature fantastique. Pourquoi a-t-elle pris tant d'importance en Argentine ? À cause de l'infinie platitude de la pampa ? « *À cause de Borges et de Bioy Casares. Ils ont mis au centre ce qui était marginal*. » Manière courtoise, mais implacable, d'exercer leur liberté. ◆

EN 7 DATES

- 1963** Naissance à Buenos Aires
2000 *La Traduction* (Métailié).
2002 *Le théâtre de la mémoire* (Métailié).
2004 *Le Calligraphe de Voltaire* (Métailié).
2009 *Le Cercle des Douze* (Métailié).
2012 *La soif primordiale* (Métailié).
2014 *Crimes et jardins* (Métailié).